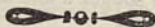


LES

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LOUISE, par M^{me} ALPHONSINE MASSON (6^e partie). — ALAMONTADE, par HENRI ZSCHOKKE, traduit par E. DE SUCKAU (6^e partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Dans notre métier de chroniqueur de l'élégance, on a généralement fort à faire pour butiner de côté et d'autre les bonnes indications et rendre compte seulement de ce qu'il convient d'imiter; parfois aussi on rencontre une bonne fortune comme celle qui nous est arrivée la semaine passée : la maison Minette exposait dans ses beaux salons de la rue de Rivoli le magnifique trousseau de mademoiselle Marie de Castellane, qui épouse le prince Radzivil. La famille des fiancés et un petit nombre de personnes avaient été conviées à admirer cette exhibition. Ce trousseau avait ceci d'intéressant à examiner qu'il présente un ensemble absolument complet de toute la garde-robe de la jeune princesse; depuis les bas jusqu'aux éventails, depuis les chemises jusqu'aux couronnes de fleurs, tout en a été fourni par la maison Minette, qui a dans cette circonstance prouvé qu'elle a conservé les traditions de bon goût et de distinction suprême qui en font depuis plus de trente ans la maison préférée de la plus haute aristocratie de l'Europe.

Ce nous a été une occasion favorable pour dénombrer exactement de quoi se compose le trousseau d'une jeune personne du grand monde, et donner sur ce sujet à nos lectrices quelques indications qui pourront leur être utiles. Madame Minette a fait à mademoiselle de Castellane vingt-cinq robes, dont dix-huit de grande toilette, une traîne de cour, douze chapeaux, quinze bonnets parés,

six mantelets, quatre manteaux ou pardessus de diverses formes; elle lui a fourni en outre trois cache-mires, dont un carré, un châle brodé or et soie, douze douzaines de paires de bas, dont quatre douzaines en soie, douze coiffures de fleurs pour soirées et bals, quatre éventails de fantaisie, les plus beaux devant se trouver naturellement dans la corbeille, dont il n'est pas ici question; deux couvre-pieds, l'un en guipure doublé de taffetas, l'autre piqué en satin; plus un nombre raisonnable de sachets, de pelotes et de ces jolies fantaisies qui complètent et ornent la chambre d'une jeune femme. Le luxe intime est à la hauteur de l'élégance extérieure; le trousseau de linge compte douze douzaines de chemises de jour, six douzaines de chemises de nuit, une douzaine de camisoles, douze douzaines de jupons, huit douzaines de mouchoirs, deux de corsages de dessous, quatre de cols brodés, quatre de cols plats et quatre de manches, deux de bonnets de nuit et deux de bonnets du matin. Voici des chiffres qui ont leur éloquence; ils indiquent avec quelle abondance la jeune femme doit être pourvue de tous ces objets de première nécessité. C'est dans cette partie du trousseau qu'éclate le discernement si rare de madame Minette; point de ces broderies voyantes, point de ces grands dessins qui protestent si souvent contre le bon goût dans la plupart des produits de la lingerie actuelle, mais de délicates broderies sobrement disposées sur de la toile de Frise ou de la batiste, des jours faits à la main sur les pièces les plus riches, beaucoup de fines valenciennes en garniture, et partout une perfection dans le travail à l'aiguille, qui augmente infiniment la valeur des éléments employés, et une originalité dans les formes qui révèle à la fois un sentiment très-juste de ce qui est convenable et de ce qui est gracieux. Quelques détails sur cette matière à titre de renseignements feront sans doute plaisir à quelques-unes de nos lectrices.

Les chemises, toutes en toile de Frise, sont divisées en trois catégories : les unes sont tout unies, garnies de valenciennes hautes d'un doigt; les autres sont festonnées à très-petits festons de divers modèles; d'autres enfin sont brodées très-richement sur le poignet du tour de gorge, devant et aux manches. Aucune ne porte de ces garnitures de broderie anglaise, qui sont mainte-

nant répudiées par les femmes de bonne compagnie. Les jupons sont de cinq sortes : les jupons de piqué pour avoir chaud, les jupons de percale unie avec ou sans petits plis, les jupons brodés, qui sont ainsi disposés : le jupon porte un grand volant partant du genou, lequel volant est garni d'un petit volant brodé qui fronce encore sur lui; les jupons de mousseline pour mettre sous les robes claires; enfin les jupons à volants festonnés et empesés, et les jupons à volants tuyautés destinés à soutenir les robes; pas une cage, pas de baleines, aucune de ces inventions disgracieuses et incommodes employées par les femmes économes pour remplacer à peu de frais l'usage du jupon à volant, le seul qui permette de porter les jupes ultra-bouffantes, en conservant une démarche harmonieuse. Les mouchoirs sont de huit espèces différentes : le mouchoir de nuit en batiste unie qui porte un simple chiffre; le mouchoir qui porte la couronne fermée de la future princesse; celui qui a le chiffre, la couronne et la devise des deux époux écrite dans un nœud habilement jeté sur la batiste. La devise du prince Radzivil est allemande, et c'est son droit; mademoiselle de Castellane porte la noble devise provençale de ses ancêtres : *Mai d'onour che d'onours* (Plus d'honneur que d'honneurs). Il y a ensuite le mouchoir à petits plis variés entre lesquels court une étroite rivière de jours; le mouchoir, entouré de grecques formées par la superposition d'un double de batiste fixé par des points arrière faits à fils comptés; ce mouchoir porte le nom de la jeune princesse *Marie*, surmonté d'une couronne fermée; viennent ensuite les mouchoirs de luxe entourés des broderies les plus ravissantes, les uns garnis de haute valencienne, les autres terminés par un feston compliqué et admirable de finesse, tous portant à un de leurs coins les armes de Radzivil et de Castellane accostées ensemble et exécutées au point d'armes et au point d'Alençon dans une perfection indicible; la devise se déploie sous le vaste écusson, et la couronne de prince le surmonte; ces mouchoirs sont de vrais chefs-d'œuvre de goût et d'habileté; ils prouvent une fois de plus que madame Minette a à son service les meilleurs dessinateurs et les premières brodeuses de Paris.

Une fantaisie charmante et inépuisable se déploie dans les formes des cols et des manches de mousseline ou de nansout brodé; la mousseline arrive à produire autant d'effet que la dentelle, et n'est pas moins précieuse lorsqu'elle est brodée avec cet art; la plupart des cols sont garnis d'une valenciennes ou d'une malines s'ajustant à la broderie même; les manches, très-larges, ont de gros bouillons montant jusqu'au coude, dans lesquels passe un ruban de taffetas; les cols plats brodés à petits semis ou tout unis sont d'une simplicité qui les fait toujours admettre par les femmes de bonne compagnie. Une nouveauté qui aura le même succès près d'elles, c'est le col formé de sept rangs de petite valenciennes légèrement froncée; il est à pointe derrière ou forme des dents rondes fort gracieuses; les

manches ouvertes ou fermées reproduisent avec les mêmes rangs de dentelle la forme du col : c'est d'une distinction exquise.

Les chemises de nuit sont brodées sur la percale, les camisoles ont des garnitures au plumetis, ou en broderie anglaise excessivement fine, de cette broderie où les œillets sont si étroits qu'ils font l'effet de jours; les bonnets de nuit sont en nansout et en batiste; ils ne sont pas brodés, mais garnis à plat de belles dentelles; dans les broderies de toute espèce, les semis dominent, ils sont seuls d'une très-jolie simplicité, et joints à des guirlandes, ils en augmentent beaucoup la richesse. Ne quittons pas ce chapitre important de la première toilette sans faire remarquer que tous les bas sont unis, ceux de soie comme ceux de coton anglais ou français; leur beauté est dans leur finesse et la perfection de leur fabrication.

Il est impossible de décrire en un jour tant de belles et riches parures, dont chacune demanderait une mention spéciale; il faut pour aujourd'hui nous borner à ces indications sur la lingerie, et puis enfin, car un trousseau fait tout de suite songer à une mariée, nous occuper de la toilette de noce.

La robe de mariage est en pou-de-soie blanc, à trois volants garnis d'une ruche de ruban tuyauté, c'est-à-dire attaché seulement du haut; sur les volants de soie retombent trois volants de magnifique dentelle d'Angleterre; la robe fait légèrement queue par derrière, où les volants sont un peu plus haut à cet effet; le corsage pour l'église, est montant à basque ronde garnie de deux rangs d'angleterre et de ruches de ruban; les manches, très-larges, sont arrondies du bas, et ornées de la même manière; le corsage est boutonné devant; le col est en angleterre, et on y ajoute une longue barbe qui fait nœud sur le devant du corsage; cette parure se complète par un grand châle carré en dentelle d'Angleterre, qui, posé sur la tête de la jeune femme, l'enveloppera tout entière pendant la cérémonie; ce châle est à la fois beaucoup plus riche et beaucoup plus modeste que l'écharpe de dentelle usitée en pareille circonstance; le corsage du soir est décolleté, avec une berthe pointue couverte de deux rangs d'angleterre; les petites manches courtes ont un jockey entouré d'une ruche blanche de bouillons de tulle abondants, et se terminent par une petite ruche de tulle de soie, qui sied au bras d'une façon merveilleuse.

La beauté virginale et aristocratique de mademoiselle Marie de Castellane, ses beaux cheveux blonds, son teint si pur, ressortiront admirablement dans cette parure; chacun en la voyant applaudira au bonheur qui l'attend dans ce grand monde, dont elle a toutes les sympathies, et auquel elle promet une charmante femme de plus.

Ne terminons pas cette chronique sans annoncer à nos lectrices les jolis modèles de pardessus pour enfants que madame Pauline Royer vient de créer pour sa nombreuse et précieuse clientèle; rien de commode comme

ses petits paletots de montagne, qui enveloppent les petits garçons sans gêner aucun de leurs mouvements; rien d'original comme ses burnous africains, si chauds et si amples, qui se drapent si bien sur des épaules de six à dix ans. Les petites filles ont également leurs modèles toujours gracieux, distingués et fabriqués avec des étoffes que la maison Pauline Royer fait fabriquer spécialement pour cet usage. Ses écossais de demi-saison sont très-remarquables cette année par l'éclat et l'harmonie de leurs nuances, et le choix considérable qu'elle peut offrir en fait la maison préférée de toutes les mères de famille qui aiment pour leurs enfants une élégance proportionnée à leur âge et à leur sexe.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des g-ns de lettres.

Détails du Dessin.

Robe de taffetas gris-bleu à disposition mélangée d'écossais et de guirlandes de camaïeux bois. Mantelet-burnous en peluche à raies transversales garni de deux rangs de frange de chenille de plusieurs couleurs; le capuchon bordé d'écossais et orné de glands des nuances de l'effilé. Chapeau *Fornarina* avec des touffes de lierre et de campanules dessus et dessous; brides flottantes en velours noir. Bottines de peau anglaise.

Costume de chasse en velours à petites côtes. Pantalon de couil de laine rayé. Chapeau de feutre à bords relevés.

Détails du dessin supplémentaire.

Canezou de nansout garni de quatre volants festonnés à dents rondes et profondes, le volant surmonté d'une petite ruche de ruban; les manches ont deux bouillons en haut et deux volants en bas pareils à ceux du corsage.

Chapeau de taffetas blanc orné de petits velours noirs formant losanges et dessin turc; des houpes de soie couleur d'or flottent sur le fond et portent des losanges; une touffe d'orchidées blanches et d'épinevinette; au bord du chapeau un petit velours rouge.

Coiffure formée de trois rangs de dentelle noire sur lesquels sont posés des enlacements de velours ponceau; un nœud de velours se joue entre les dentelles sur le côté.



MAISONS CITÉES DANS LE JOURNAL.

PLUMES.

M. Breteau, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires.

FLEURS.

MM. A. Guersant et C^{ie}, 8, rue de Choiseul.

PARFUMERIES, GANTS ET ÉVENTAILS.

Faguer-Laboullée, 83, rue Richelieu.

LINGERIES ET NOUVEAUTÉS, TROUSSEAUX ET LAYETTES.

Madame Payan, 43, rue Vivienne.

ROBES ET MANTEAUX DE COUR.

Maison Fauvet, 4, rue Ménars.

NÉCESSAIRES, ÉBÉNISTERIE DE FANTAISIE, BOIS SCULPTÉS.

Audot, 4, rue Neuve-Montmorency-Feydeau.

LOUISE.

(SUITE.)

C'est pourquoi je vous crie de ma voix amie : — Faites tout ce qui dépendra de vous pour vous guérir, pour oublier! Je sais bien que cela est plus facile quand on a à se plaindre de l'objet aimé, la fierté la plus vulgaire vous en fait un devoir. Néanmoins, ce vous est aussi un devoir de respecter Louise.

Merci mille fois pour vos détails sur les pays que vous traversez. Tout m'intéresse venant de vous. Par malheur, vous ne produisez pas le même effet sur Louise; je lui ai raconté votre rencontre avec les soldats anglais, et le verre de punch si joyeusement vidé; elle a prétendu que vous l'oubliez, et a ajouté que tous les hommes étaient faux.

Pauvre enfant! quelle innocence est la sienne, et comme elle connaît peu le monde! Elle veut tout simplement l'impossible! — Elle veut que nous donnions ce que les femmes seules savent donner : leur pensée tout entière à celui qu'elles aiment.

Une distraction lui semble une faute du cœur. — A ce compte-là, nous en faisons tous.

Je serais bien heureux de pouvoir m'attribuer tout ce que vous me dites d'aimable, n'était l'idée que le souvenir de Louise, qui se mêle au mien, rayonne si bien en vous, qu'il m'éclaire de son prisme enchanteur, et vous me voyez en partage les qualités qu'elle seule possède.

Écrivez-moi du moins pour me donner des nouvelles de votre santé.

Ma mission s'avance, bientôt je serai en France; plus heureux que vous, je reverrai Louise! Que ne puis-je prendre une partie de votre peine; mais l'amour ne se divise pas, c'est un maître jaloux. — Lui seul peut vous guérir. Implorez-le!

Adieu, mon ami; travaillez, travaillez! Le travail, voyez-vous, c'est le levier le plus puissant qui soit au monde. — Avec lui l'impossible n'est plus qu'un mot sans vérité. Qui travaille prie, qui prie obtient!

LOUISE A FRANTZ.

A vous le premier, cher Frantz, la nouvelle bénie, la nouvelle heureuse : — Je suis mère! j'ai un fils!... Tous mes vœux sont comblés. — A cette heure, je pense que j'ai été bien injuste, car j'ai maudit mon sort. Mais que n'efface pas, grand Dieu, votre sainte bonté! A tous mes maux vous gardiez un baume céleste : l'amour incommensurable d'une mère pour son enfant.

Mon mari a voulu donner son nom à son fils; il se nomme Paul; il est indispensable, m'a-t-il dit, qu'il porte le nom de baptême du fils aîné de la famille. J'ai donc accepté le nom. Il en est un autre que j'eusse voulu lui donner aussi; mais je ne sais par quelle pudeur de sentiment je n'ai pas osé. Après tout, cela vaut mieux, rien ne doit plus, en face des nouveaux devoirs qui me sont imposés, me rappeler des souvenirs que garde encore mon cœur, et que ma raison condamne.

Vous espérez, cher Frantz, que ma vie a désormais un refuge, une consolation, un dédommagement à ses tristesses passées, et qu'il n'en peut surgir de nouvelles? Oui et non; oui, quand je regarde mon fils endormi dans son berceau, ou bien quand je le vois suspendu au sein de sa nourrice, cherchant, et de ses lèvres avides, et de ses petits doigts qui la pressent, le lait qui lui donne la vie; oui, j'ai alors tout oublié! Le passé n'existe plus, il n'y a au monde pour moi que mon fils! Vous-même, cher Frantz, vous, ma douce providence, vous disparaissiez aussi... Mais non, toutes mes larmes reviennent quand je pense à l'avenir, et l'avenir quelquefois se retourne en arrière..... Et, croyez-le bien, c'est involontaire, il y a des heures où nous ressemblons à un navire en perdition, l'âme est toute désemparée de ses forces vives, il suffit à cela d'un mot, d'un chant répété dans les conditions ordi-

naires de l'existence, pour que l'échafaudage de mes résolutions s'écroule! Tout est à refaire, encore la souffrance à subir, à combattre, à rejeter le plus loin possible, si loin quelquefois, qu'elle semble disparue, et que l'on a l'orgueil de se croire enfin vainqueur. Hélas! mon ami! le cœur est indéchiffrable : abîme profond que des lueurs brillantes éclairent, et que des ténèbres remplissent tour à tour... J'y remarque les plus grandes inconséquences, et elles sont faites de bonne foi.

Mon mari est redevenu souffrant, son humeur s'en ressent, il est brusque, atrabilaire, impatienté de toutes choses, même des soins que l'on cherche à lui prodiguer. Il me fait l'effet d'un homme qui sent son impuissance, et qui ne s'en prend pas à lui-même, mais aux autres, du peu de sympathie qu'il inspire parmi les gens de sa maison, parmi ses amis... Que dis-je? il n'en a pas!... Il ne lui reste que moi pour le plaindre sincèrement de cet état pénible où la maladie a bien certainement aussi sa part. Avec lui, je suis, par devoir, calme et douce autant qu'il est en moi. Je lui apporte son fils tous les matins; en le voyant, l'expression de son visage a quelque chose d'inexplicable, c'est un mélange de joie et de tristesse, quelquefois même il paraît plus contrarié que content en regardant ce cher petit ange. Pourquoi n'est-il pas complètement heureux? Est-ce que lui aussi aurait à endurer près de moi une peine secrète? Il pouvait si bien ne pas m'épouser!...

FRANTZ A LOUISE.

Avec quel bonheur j'ai reçu la nouvelle de votre heureuse délivrance, ma chère enfant?... Il me semble que ce cher petit être est un peu à moi, ainsi Paul est déjà classé dans mon cœur, sa place est si près de celle qu'occupe sa jeune mère, que l'on dirait que c'est la même? Vous voilà mère, ma Louise, tous vos vœux sont comblés, car vous m'avez souvent rendu témoin de votre amour pour les enfants. Et vous avez raison de les aimer, c'est une loi de nature, Dieu l'a voulu ainsi, car nous naissons si misérables, si nus, si débiles, que l'amour de la mère devient une nécessité pour l'être qui ne peut pourvoir au moindre de ses besoins.

Je cherche inutilement à m'expliquer la mauvaise humeur du vicomte d'Escars? Elle me paraît d'autant plus inexplicable que vous venez de donner une satisfaction à son orgueil de race. Son nom va revivre, la branche a poussé un rameau dans son arbre généalogique.... Le vicomte a quelque souffrance morale, je le suppose, autrement il serait heureux d'un événement qui est une bénédiction dans toutes les familles, même parmi les plus pauvres.

Pourquoi, chère Louise, faites-vous de pareils retours vers le passé? Au contraire, tout vous impose le devoir de l'oublier absolument! Qu'avez-vous fait de votre énergie?... Toutes les femmes se laissent aller

au charme irrésistible de la rêverie, elles s'enivrent de souvenirs, se font des émotions, même des maladies, d'espérances déçues ou de bonheurs impossibles!...

LOUISE A FRANTZ.

Je suis désolée que vous soyez si loin de moi, cher Frantz, il me passe tant d'idées par la tête, folles ou sérieuses, que vous ne seriez pas de trop pour les redresser ou les admettre. Vous n'imaginerez jamais tous les châteaux en Espagne que je bâtis à propos de mon fils : il est si beau, et sera si bon que je puis avoir pour lui une ambition presque sans bornes.

D'abord, je veux qu'il soit à la hauteur de son siècle et par l'esprit et par l'intelligence, je développerai en lui l'amour du beau et du vrai, il sera compatissant aux malheureux, bon, simple avec tous... Aimable, gracieux, vous le voyez, j'en arrive tout simplement à désirer la perfection, cher Frantz!... Dans mon orgueil maternel, je vous écris comme si déjà j'avais la certitude des brillantes qualités que je rêve pour mon enfant.

Il se peut faire pourtant qu'il soit mal doué par la nature. Raison de plus pour que je l'éclaire et le guide. Je crois au bon résultat d'une direction sensée dans les premières années de la vie. Nous gardons, presque tous religieusement, les souvenirs de notre enfance, même jusqu'à l'époque de la vieillesse, qu'ils charment ou attristent encore. Avez-vous aussi cette idée qu'un homme est presque toujours complet sous le rapport moral quand sa mère est une femme distinguée par le cœur?

Les différentes phases de la vie, à mesure qu'elles se montrent, nous font juger avec plus de justice et les tendresses et les sévérités de nos mères. Pour apprécier le mal ou le bien, il faut les connaître. Chacun a ses traditions de foyer, l'un gouverne ses enfants par la douceur, et la leur enseigne, l'autre est sévère et croit mieux faire.

Quant à moi, je suis persuadée, et ce sera ma règle de conduite, qu'il est indispensable, avant d'être bon, d'être juste. La justice bien exercée est sans appel, elle comporte donc la bonté. Cette dernière peut n'être, la plupart du temps, que de la faiblesse, de l'inertie dans le caractère. La bonté vraie est de soi chose forte. Combien se disent bons qui seraient méchants s'ils en avaient le courage!

Je ne sais pas trop ce qui m'a amenée à vous faire cette longue digression sur l'éducation que j'aurai à diriger (j'en ai la volonté et le désir); mais, vous le savez, avec vous je rêve tout haut, ma main écrit mon rêve, et je vous l'envoie, aussi vague, aussi incohérent qu'il s'est formulé dans ma pensée. Redressez mes idées, cher Frantz, si vous les trouvez fausses, mais gardez en votre cœur mes sentiments d'inaltérable amitié.

Pardonnez-moi d'ajouter ces quelques lignes à ma

lettre, je vous l'ai dit, mon fils est beau, mais il est chétif de constitution; à chaque instant j'interroge les médecins, tous me rassurent, il est vrai; c'est égal, j'ai un fond d'inquiétude qui ne me quitte guère. Est-ce un effet des sollicitudes maternelles? Je rêve pour lui d'avenir, et je crois à peine au présent. Quand je considère sa délicatesse, la morbidité de sa peau, son teint pâle, qui me rappelle celui du vicomte d'Escars, n'étaient ses beaux grands yeux noirs tout brillants et son doux sourire, j'aurais des craintes folles; que voulez-vous, cher Frantz, de la vie de mon fils dépend la mienne. Venez donc me rassurer entièrement, je vous croirai entre tous.

ALPHONSINE MASSON.

(La suite au prochain numéro.)

ALAMONTADE.

(SUITE.)

Le lendemain, je m'éveillai tard. J'avais passé toute la nuit à rêver sans dormir. Lorsque je vins à la fenêtre, Clémentine était déjà à la sienne en costume du matin. Je lui fis un salut qui fut rendu d'une manière à peine sensible. Il y avait pourtant quelque chose d'affectueux dans le regard qu'elle leva vers moi. Tout le temps qu'elle fut à la fenêtre, je restai penché à la mienne. Souvent nos regards timides et furtifs se rencontrèrent. Mon âme lui parlait, et elle, du moins je le croyais, semblait y répondre.

O heures de délices et de joies mystérieuses, heures pleines d'innocence et d'illusion! Sans fortune et sans famille, comment pouvais-je élever mes espérances jusqu'à la plus aimable et la plus riche héritière de Montpellier, entourée des hommages des jeunes gens de la haute noblesse?

Que ma pensée aime à s'arrêter sur ces souvenirs! L'amitié et l'amour sont la propriété exclusive de l'homme. C'est un bien qu'il ne partage ni avec les animaux ni avec les anges. C'est la marque de Dieu en nous et le gage de notre héritage céleste. L'un et l'autre nous rendent plus pieux, plus croyants, plus indulgents. Nous ne sommes plus des étrangers dans l'univers, nous avons des convictions plus fortes. Il n'y a plus d'épines sur notre route. Le désert même s'embellit des plus éclatantes et des plus séduisantes créations de l'imagination.

Le soir, je pris ma harpe et fis résonner les cordes. Je jouai les souffrances du comte Pierre de Provence et de sa chère Magellone, une des ballades les plus

nouvelles et les plus touchantes, pleine de la mélodie la plus expressive. Lorsque j'eus fini la première stance, pendant que mes mains se reposaient un instant sur les cordes, j'entendis le même air retentir doucement sur la harpe dans le silence de la nuit. Qui pouvait-ce être, si ce n'est Clémentine, qui semblait vouloir se faire l'écho de mes sentiments? Lorsqu'elle eut fini, je continuai, et elle reprenait quand je m'arrêtais. Nous alternâmes ainsi tout le morceau. La musique est le langage des âmes. Quelle joie indicible pour mon cœur! Clémentine daignait me parler ce langage.

O vous, mille riens sans nom, qui ne recevez votre prix infini que du sentiment avec lequel vous êtes donnés ou reçus, il faut que je vous passe sous silence, mais je ne puis vous oublier. Le souvenir a beau n'être que l'ombre inanimée de nos rêves de jeunesse, il est toujours ravissant.

Mon rêve dura deux ans. Pendant deux ans nous vîmes ainsi; nous nous aimions en silence, ne nous parlant qu'avec la harpe et sans jamais nous rapprocher. Je savais l'église où elle allait prier, j'y allais aussi et je priais avec elle. Je savais les jours où elle se promenait avec sa mère et ses amis sous les ombres du Peyrou (1), j'y étais aussi. Ses yeux me reconnaissaient et me payaient par un regard timide.

Sans nous être parlé pendant ce long espace de temps, nous en étions venus peu à peu à avoir l'un pour l'autre la plus entière confiance. Nous nous découvrions nos peines et nos joies; nous échangeions nos espérances et nos craintes; nous nous adressions des offres, nous les acceptions; nous nous faisions des serments et nous ne les violions jamais.

Personne ne soupçonnait le commerce de nos âmes, notre douce et innocente intimité. Il n'y avait que la bonté de M. Bertollon qui m'exposât au danger de lui confesser toutes mes joies. Il voulait toujours me faire prendre une plus belle chambre. Ce ne fut pas sans peine que j'obtins de continuer à occuper ma mansarde.

XI.

Lorsque madame Bertollon revint de la campagne, son mari me présenta à elle.

« Voici, dit-il, Alamontade, un jeune homme que j'aime comme un ami; et je n'ai qu'un désir, c'est qu'il devienne aussi le vôtre, madame. »

On n'avait pas souvent parlé d'elle. Elle était très-belle, avait à peine vingt ans, et aurait pu poser pour les madones. Une timidité gracieuse l'embellissait d'autant plus qu'il y avait peu de personnes de son sexe et de sa fortune à Montpellier qui eussent cette modestie, sans laquelle toute grâce perd son charme.

Elle parlait peu, mais bien. Elle semblait froide, mais la vivacité de son regard limpide trahissait un

cœur sensible et un esprit élevé. Elle était la bienfaitrice de tous les pauvres, et la ville entière la respectait. Négligée par son mari, courtisée par des hommes jeunes, beaux et des premières familles, elle était demeurée pure, et la calomnie n'aurait pu découvrir la moindre tache dans sa vie. Elle vivait très-retirée et presque cloîtrée. Je ne la voyais que rarement. Ce ne fut que pendant la dernière année de mes études à la faculté qu'une maladie de son mari nous fournit l'occasion de nous trouver plus souvent ensemble dans la même chambre.

On lisait dans tous ses traits la plus tendre sollicitude pour la santé de son mari. Elle était sans cesse occupée de lui; elle lui préparait les remèdes, elle lui faisait la lecture; et, quand arriva la crise décisive de sa maladie, elle ne quitta plus son chevet, et compromit sa propre santé par des veilles trop prolongées.

Cependant, après s'être remis de sa maladie, M. Bertollon continua à n'avoir pour sa femme qu'une froide politesse, sans payer ses soins du moindre retour. Elle sembla vivement affectée de son indifférence, et s'éloigna peu à peu de lui avec la même froideur, à mesure qu'avancait la convalescence de son mari. Je ne pouvais que les plaindre et adresser des reproches à mon ami.

« Mais que veux-tu, Colas? disait-il; es-tu maître de ton cœur, que tu parles au mien d'obéissance? Si tu le veux, eh bien, oui, je te l'accorderai, ma femme est belle; mais la beauté seule n'est qu'un éclat brillant sous lequel le cœur reste froid. Pourquoi ne nous éprenons-nous point des chefs-d'œuvre de la statuaire? J'avoue avec toi qu'elle a du jugement; mais c'est une qualité qu'on n'a pas l'habitude d'aimer, et qu'on ne fait qu'admirer hautement. Elle est bienfaisante; mais elle a assez d'argent et n'aime point les plaisirs dispendieux. Elle m'a témoigné dans ma maladie beaucoup d'intérêt, je lui en suis reconnaissant. Elle ne manquera jamais de rien de ce qu'elle désirera et de ce que je pourrai lui donner; mais le cœur ne se donne pas: il faut qu'on le prenne. D'ailleurs, mon ami, tu la connais trop peu. Elle a aussi ses imperfections, et, permets-moi de le dire, ses défauts. Si, malheureusement, il y avait telle nature qui me forçât à étouffer dans mon cœur tout éclair d'affection, en quoi serais-je coupable de n'avoir pas changé la pierre en or, et un mariage de convenance en une affaire de cœur? »

— Mais jamais, mon cher Bertollon, jamais je n'ai vu les traces d'un défaut aussi affreux et aussi repoussant.

— C'est que tu ne connais pas ma femme. Je puis te découvrir comme à mon ami ce qui, dès les premiers jours de mon mariage, m'a éloigné d'elle à jamais: ce sont ses transports violents et irréguliers, sa vivacité qui ne respecte rien. Ne te fie pas aux grâces de l'enveloppe extérieure. Il y a au dedans un volcan qui la consumerait elle-même si, de temps en temps, il ne jetait des flammes au dehors. Plus elle est tranquille,

(1) Une des plus belles promenades de Montpellier, au-dessus de la ville.



LES MODES PARISIENNES.

Robe de la M^{me} Delisle. Mantelet burnous de la M^{me} Gagelin. Chapeau Fornarina des dames Noël. Gants et Parfums de Saguer Laboullie. Costume de Chapeau de Dummann. Fusil de Devionnes. Chapeau de Cuvellier.



LES MODES PARISIENNES.

Chapeau et Coiffures de M^{lle} Renoir, Lingerie de M^{me} Collas,
Ayuntamiento de Madrid

Mademoiselle Marie-Émilie Bessa, directrice à Bernay (Eure).

Académie de Clermont : Madame veuve Reignier (Pétronille), directrice à Montmarault (Allier).

Académie de Dijon : Sœur Saint-Henri (Marie Tassin), religieuse ursuline, directrice à Troyes (Aube).

Académie de Douai : Sœur Étienne (Virginie Rabe), de la congrégation de la Providence, directrice à Tourcoing (Nord).

Académie de Grenoble : Sœur Léopold (Octavie Favet), de l'ordre des Dames Trinitaires, directrice à Privas (Ardèche).

Académie de Lyon : Sœur Stanislas (Marie-Louise Servet), de la congrégation de Saint-Charles, directrice à Lyon.

Académie de Montpellier : M. Jacques-Adèle Mallard, directeur à Montpellier (Hérault).

Académie de Nancy : Sœur Zozime (Thouvenot), de la congrégation de la Doctrine chrétienne, directrice à Nancy (Meurthe).

Académie de Paris : Mademoiselle Rocton (Modeste-Françoise Chantal), directrice à Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir).

Mademoiselle Égasse (Marie-Louise), directrice à Versailles (Seine-et-Oise).

Sœur Maria (Laure Cuzon), de la congrégation de Saint-Vincent de Paul, directrice à Paris.

Mademoiselle Arnould (Marie-Wilhelmine), directrice à Paris.

Académie de Poitiers : Sœur Sainte-Artémaze (Rosalie Lutiaux), de la congrégation des Filles de la Sagesse, directrice à Angoulême (Charente).

Académie de Rennes : Madame veuve Vigneu (Emmanuelle), directrice à Brest (Finistère).

Sœur Henriette (Julienne Pommier), de la congrégation d'Évron, directrice à Laval (Mayenne).

Académie de Strasbourg : Sœur Médaric (Richard), de la congrégation de la Doctrine chrétienne, directrice à Tann (Haut-Rhin).

Madame Letz (Marie), directrice à Strasbourg.

Académie de Toulouse : Sœur Marie-Louise (madame Sans), de la congrégation de Nevers, directrice à Lectoure (Gers).

Sœur Félicité (Anne Girard), de la congrégation de Saint-Vincent de Paul, directrice à Toulouse (Haute-Garonne).

*** L'empereur, sur la proposition du ministre de l'intérieur, vient d'accorder une médaille d'or à M. Eugène Pierron, artiste dramatique de l'Odéon, en récompense des nombreux services qu'il a rendus depuis cinq années à l'Association des artistes dramatiques. C'est en effet à l'initiative et à l'active persévérance de M. Pierron que la Société des artistes dramatiques est redevable des nouveaux statuts qui la régissent aujourd'hui.

*** Un jeune poète, M. T. Véron, dont les premiers essais ont eu du succès, vient d'adresser à M. Adolphe Yvon la pièce de vers suivante :

PRISE DE LA TOUR MALAKOFF.

I.

Si Méry, dans sa prose, a dit avec lyrisme
Ce chef-d'œuvre de l'art où le patriotisme,
Comme une chaude lave échappe à ton pinceau,
Yvon, j'ose à mon tour, dans ton riche tableau,
Chercher à retremper et mon luth et ma rime.
Tels on vit autrefois ces croyants, à Solyme,
Heureux de raviver leur foi dans le Jourdain,
Tel, moi qui vais chantant, trouvère-paladin,
Pauvre exilé de l'art, auprès de ta palette,
J'invoque d'Apollon l'influence secrète.

II.

— Hourrah! soldats français, le signal est donné.
En avant, en avant, les clairons ont sonné.
Pélicier.
Vous crie : « Allons, enfants, de la grande semaine
» Le jour enfin se lève! escaladons le fort,
» Et nous aurons vaincu le despote du Nord.
» Courage! Malakoff appartient aux plus braves! »
Mac-Mahon, en avant! D'intrépides zouaves,
Aux ordres de Bosquet, s'élancent les premiers,
Saisissent corps à corps les Russes canonniers,
Et, comme des marins sautant à l'abordage,
En lions furieux commencent le carnage.
Adieu la stratégie aux habiles détours,
Aux mines, aux boulets, démolissant les tours,
Adieu le polygone et la savante bombe
Décrivant son rayon avant qu'elle ne tombe.
Le génie a fini son œuvre. En cet instant
La bravoure, l'adresse et la force, en luttant,
Transforment le grand drame en sauvage tuerie.
Dans ce duel à mort, la rage, la furie
Animent nos héros pour l'honneur du drapeau.
A leur tête apparaît, tout sanglant, Collineau,
En archange vengeur de cette autre Iliade.
Plus de bruit, plus de poudre et plus de fusillade;
L'arme blanche étincelle; on voit l'acier, le fer
Se tordre dans les mains de ces damnés d'enfer.
Oui, ce sont les damnés qu'avait rêvés le Dante;
Tout leur sert d'offensive en cette lutte ardente :
Baïonnettes, mousquets, haches, écouvillons,
Répandent le trépas... Comme en d'épais sillons,
L'infatigable faux va, renversant la paille,
Ainsi l'on voit tomber les corps dans la bataille.
Implacable mêlée! on s'étreint, on se mord.
Plus de quartier! Déjà, sous le doigt de la mort,
Ces Russes valeureux ont fermé leurs paupières,
Et tombent mutilés sur leurs pièces guerrières.
Les Decaen, les Gambier, les Crouzat, les Ragon,
Ordonnent d'enclouer les mortiers, les canons.

La victoire est à nous! Pour couronner la scène,
Se dressant sur le faîte, un enfant de la Seine,
Lihaut, brandit en l'air le glorieux lambeau
Déchiqueté, flottant, de notre cher drapeau.

III.

Yvon, honneur à toi! Cette historique page
Aux annales de l'art a buriné son âge.
Tu grandiras encore, ami, car je connais
Ton vigoureux génie et ton cœur de Français.

*** Madame Adam-Boisgontier vient de publier chez Michel Lévy un poème, *Paris nouveau*, qu'elle a écrit pour le concours du prix Véron, décerné par la Société des gens de lettres. Le poème de madame Adam-Boisgontier n'a pas remporté le prix; cependant il mérite d'être signalé. La forme de ce poème est tout à fait digne du fond; le style est ferme, précis, correct; l'expression ne fait jamais défaut au poète, parce que son inspiration est toujours sincère.

*** Une revue intéressante, dans le genre de la *Revue britannique*, est venue mettre en communication l'Espagne et le Portugal avec la France. Cette revue, intitulée *Revue espagnole et portugaise*, a été fondée par M. Hugelmann, qui a longtemps habité Madrid, et qui y a même dirigé un journal important. M. Hugelmann, dont le nom s'est révélé au théâtre depuis peu, possède toutes les qualités qui peuvent faire réussir une pareille entreprise. La connaissance approfondie des deux littératures qu'il veut faire connaître à la nôtre, des relations établies avec les journaux espagnols et portugais, une grande facilité de rédaction et le don de saisir l'à-propos des choses, ne sont-ce pas là des moyens assurés de réussite, surtout lorsqu'on a l'heureuse chance de combler une lacune, chose si rare dans le journalisme? Il y a peu de places vacantes au soleil.

*** Les Sociétés littéraires et scientifiques de l'Angleterre ont adopté une coutume qui a quelque chose de bon: c'est de mettre à chaque séance sous les yeux des assistants les objets nouvellement recueillis, et qui intéressent les études spéciales pour lesquelles ces différentes sociétés ont été instituées. Très-souvent ces exhibitions ont l'avantage de faire connaître des monuments d'un grand prix et d'une haute curiosité; on en jugera par l'exemple suivant que j'emprunte à la *Literary-Gazette*; ce journal, en rendant compte de la dernière séance annuelle générale de la Société asiatique de Londres, nous apprend que le président a fait admirer à ses confrères quelques objets votifs en or pur, appartenant au culte bouddhique, et qui ont été récemment envoyés en Angleterre par la cour des directeurs de la Compagnie des Indes orientales. Ces objets ont été trouvés par des terrassiers occupés à un nivellement nécessité par la construction d'une pagode sur les pentes orientales des hauteurs de Rangoon. La trouvaille date

de 1855, et la valeur des objets qui la composent était estimée en Asie même à 25 mille roupies au moins. Ce sont trois modèles de temple, dont le plus grand a un pied deux pouces et demi de hauteur sur huit pouces de diamètre; un casque et un carquois; une petite coupe dont le couvercle est orné d'un rubis; une sorte de boîte renfermant des ossements humains calcinés, et une lame d'or enroulée couverte d'inscriptions en caractères pâlis. Tous ces objets sont en or pur, et ciselés avec un art vraiment remarquable.

Les inscriptions de la lame roulée ont appris qu'en 1484, la reine de Pégu, ayant fait élever un nouveau temple qu'elle dotait magnifiquement, y déposa de plus les objets en question, afin de contribuer à l'ornementation de l'édifice sacré. Elle avait pourvu à l'entretien des prêtres chargés de desservir ce temple, et leur avait fait bâtir un monastère, en assurant ainsi le service perpétuel du sanctuaire. Bien des événements se sont accomplis depuis lors, qui ont rendu vaines toutes les fondations de la pieuse reine de Pégu; le temple qu'elle fondait a disparu, les bijoux dont elle l'enrichissait sont devenus la propriété de la Société asiatique de Londres, qui pourrait bien ne plus recevoir de longtemps des cadeaux pareils de la cour de la Compagnie des Indes orientales.

*** Jean-Daniel Hanhart, propriétaire à Colmar, mort le 11 juillet dernier, a consacré une somme de 400,000 fr. de sa fortune à des actes de charité et d'utilité publique.

D'après ces dispositions, dont le défunt a confié l'accomplissement à la piété de son frère, M. Martin Hanhart, il a légué: 1° à la ville de Colmar une somme de 100,000 fr., dont 50,000 fr. applicables à la reconstruction des écoles protestantes, et 50,000 fr. à celle des écoles catholiques; 2° au consistoire de l'église de la confession d'Augsbourg, à Colmar, une somme de 300,000 fr. pour être affectée à la constitution d'une dotation dont les revenus annuels seront employés aux besoins du culte et à des œuvres pies.

*** Plusieurs journaux annoncent que le prince Grégoire Ghika s'est suicidé dans un château qu'il venait d'acheter aux environs de Melun. Il s'est tué, dit-on, avec un fusil de chasse à un coup. On ignore les motifs qui l'ont poussé à cet acte de désespoir.

*** On a mis en vente ces jours derniers un très-beau volume in-8° intitulé: *Mémoires sur Béranger*, par Savinien Lapointe, l'ami et le disciple du chansonnier. Savinien Lapointe est l'auteur des *Échos de la rue*, d'*Une voix d'en bas*, poésies remarquables que l'on n'a pas oubliées. Il a publié aussi un excellent volume de contes, etc.

Les mémoires sur Béranger sont composés de souvenirs intimes, de confidences, de lettres familières, d'anecdotes, de documents divers, etc. En tête du volume est une réduction photographique de la belle pho-

tographie de M. Bilerdeaux représentant la tête de Béranger mort. De magnifiques exemplaires de luxe, numérotés de 1 à 100, ont été tirés sur papier de Hollande. On peut prédire à ce beau livre, qui se vend à la librairie Gustave Travers, et chez tous les libraires, un succès que justifieront assez le talent de l'auteur et la popularité de Béranger.

* * C'est dans le Lot-et-Garonne que le premier coup de fusil a été légalement tiré cette année. Ce département a ouvert la chasse le 40 août.

* * M. Hector Berlioz vient d'être nommé, à l'unanimité des suffrages, membre correspondant de l'Académie impériale des beaux-arts de Rio-Janeiro.

* * Mademoiselle Delphine Humbert (Jeanne-Marie Constant), ancienne pensionnaire du premier et du second Théâtre-Français, vient de mourir à Paris plus que septuagénaire. Mademoiselle Humbert avait créé dans la tragédie de *Frédégonde et Brunehaut*, de Népomucène Lemercier, le principal rôle, repris plus tard par mademoiselle Rachel.

* * On vient de recevoir à l'Odéon une comédie en vers de M. du Hamel, ancien préfet du Lot, du Pas-de-Calais et de la Somme, maintenant député au Corps législatif. La pièce a pour titre : *un Ménage du grand monde*.

* * L'Odéon, dont l'ouverture a eu lieu, annonce un programme bien fourni pour la campagne d'hiver.

L'on prépare la *Fille naturelle*, drame de M. Louis Bouillet; — une comédie en prose de M. Edmond About; — la *Vénus de Milo*, étude antique en trois actes et en vers; — le *Perroquet gris*, comédie de M. Lelioux; — l'*Envers d'un grand homme*, comédie romaine de M. Latour de Saint-Ybars; — reprise de *Madame de Montarcy* et le *Tasse à Sorrente*.

* * En 1854, M. Scribe présenta à M. Perrin, directeur de l'Opéra-Comique, le manuscrit d'une pièce en trois actes, intitulée *Josepha ou le dernier bal*. Adolphe Adam fit la musique de cette pièce, qui fut reçue par M. Perrin. Les répétitions commencèrent; mais Adolphe Adam mourut sans que *Josepha* eût été jouée. Cette année, madame veuve Adam demanda à M. Perrin de reprendre les répétitions de *Josepha* et de faire jouer cette pièce. M. Perrin répondit qu'Adam avait repris son manuscrit; mais sa veuve soutint que la pièce, ayant été reçue, devait être jouée, et elle assigna le directeur de l'Opéra-Comique devant le tribunal civil de la Seine.

Le tribunal, dans son audience d'hier, a décidé que M. Perrin serait tenu de reprendre les répétitions de *Josepha*, dont la représentation devait avoir lieu dans un délai de six mois, sinon M. Perrin sera tenu de payer 6,000 francs à madame Adam, et même somme à M. Scribe. Dans ce dernier cas, les manuscrits de l'ouvrage seraient remis par M. Perrin à madame veuve

Adam et à M. Scribe, qui en disposeraient comme ils le jugeraient convenable.

* * Il y a foule à Étretat, et les membres les plus actifs de cette petite république de baigneurs n'épargnent rien pour varier les plaisirs de leurs concitoyens. Voici le programme d'une journée : messe en musique, concert avec M. et madame Henri Potier, bal au Casino, feu d'artifice sur la plage, illumination sommaire des falaises à l'aide de six lampions. Il ne manquait qu'une affiche de spectacle. Ce n'est probablement que partie remise. Ne vient-on pas de jouer des drames et des vaudevilles dans la salle du théâtre non impérial de Cobourg-Dives. Il est vrai que Cobourg possède un maire tout à fait dramatique. Mais Étretat a aussi des notabilités de la scène parmi ses hôtes, et, à sa première fête, nous ne le tenons pas quitte à moins de dix actes et d'un divertissement. D'ailleurs Paulin Ménier est au Havre avec le *Courrier de Lyon* et le *Médecin des enfants*, et s'il veut pousser jusqu'aux falaises d'Étretat, il n'y manquera pas de feuilletonistes pour rendre compte de ses représentations.

* * Turin va être doté prochainement d'un nouveau théâtre français. Cette nouvelle entreprise dramatique, qui vient d'être concédée pour neuf ans à M. Meynadier, portera le nom de Théâtre de Scribe. Cette scène sera exclusivement consacrée à la représentation de comédies et de vaudevilles français, et le théâtre d'Angennes, qui servait et qui sert encore à la représentation de toutes les pièces françaises, sera expressément réservé à l'opéra-comique.

Par suite de l'érection du nouveau théâtre, l'Italie, à dater de 1858, sera desservie par trois troupes françaises, l'une d'opéra-comique, jouant six mois de l'année au théâtre d'Angennes, et deux de comédies, occupant chacune six mois durant le Théâtre de Scribe à Turin et le théâtre Ré à Milan.

CÉLESTIN NANTEUIL.

Après Gavarni, l'artiste élégant, et Daumier, le Michel-Ange de la caricature, je ne connais pas d'homme plus populaire et de talent plus sympathique que Célestin Nanteuil.

Je parlais l'autre jour, à cette place, de ses *Souvenirs*, qui sont à l'exposition de cette année, et dont j'avais remarqué un exemplaire aux vitrines des frères Bisson. J'ai, en ce moment, sous les yeux, quelques livraisons d'un ouvrage qu'il est en train d'illustrer d'une façon splendide. Je veux parler de l'édition in-folio de *LA BIBLE* (traduction de Le Maistre de Sacy) que publie la librairie Martinon.

Je ne dirai rien de l'œuvre en elle-même. Il ne m'appartient pas d'en parler. Ce n'est pas ici le lieu, on le comprend. Le livre du curé de Meudon, l'immortel Tourangeau, était un bréviaire aimable, — celui des honnêtes gens, ainsi que le disait je ne sais plus quel cardinal. Mais le voisinage de ce bréviaire pourrait nuire à l'autre; il ne faut pas que les Bibles se mangent entre elles!

Je me tairai donc sur le texte, — texte sacré, — pour ne m'occuper que des *images*.

Je souligne à dessein ce mot. On commence seulement à comprendre l'imagerie populaire. Le temps des affreuses choses sur bois sorties des fabriques d'Épinal, — ce temps est passé, ou à peu près, fort heureusement. On commence à comprendre qu'il faut habituer les yeux à de beaux spectacles, et, pour arriver à ce résultat, on s'adresse à de véritables artistes, et on emploie les moyens de vulgarisation les plus prompts, les plus économiques et les plus heureux.

Alexandre Pothey, le graveur sur bois, — un artiste! — avait attaché ce grelot il y a quelques années, en publiant cette merveilleuse *Pieta* d'Eugène Delacroix, gravée sur bois par lui, et qui arrivait à ne pas coûter plus cher que la complainte de Pyrame et Thisbé! Un chef-d'œuvre pour quelques sous!

Mais la gravure sur bois, malgré les excellents résultats qu'elle donne sous une main habile, — comme celle d'Alexandre Pothey, par exemple, — la gravure sur bois devait être bientôt distancée, à cause de ses lenteurs, et elle l'a été par la paniconographie.

Nos lecteurs doivent connaître ce procédé auquel M. Gillot a attaché son nom. Voilà quelques années qu'il cherche à se produire, et ce n'est pas de sa faute s'il n'a pas réussi. Toutes les bonnes choses ont de ces commencements-là. C'est absurde, — mais c'est ainsi.

Le *Journal pour rire* n'emploie plus que la paniconographie pour reproduire les dessins de ses collaborateurs. Il fait bien. C'est le seul moyen de donner des dessins originaux à ses abonnés.

Il n'y a pas là, en effet, de tricherie possible. Comme le disait avec beaucoup de raison, l'autre jour, Gavarni: « Grâce à ce procédé reproducteur, on peut » voir toutes les imperfections du dessin, — quand il » y en a! »

On en peut voir aussi toutes les finesses et toutes les énergies, toute la grâce et toute la fougue. Témoin les dessins de Célestin Nanteuil qui font partie de cette édition de la Bible mise en vente par la librairie Martinon. Cette édition offre, sous le rapport artistique, le mérite de l'originalité des dessins, et cette originalité est complète, car les procédés de la science moderne permettent aux éditeurs de donner le travail de l'artiste lui-même, sans qu'une main étrangère intervienne sous prétexte de gravure, et détruise, pour ainsi dire, la virginité de la création du poète.

Nos lecteurs pourront, du reste, en juger par le dessin que nous leur offrons aujourd'hui, et, comme

nous, ils croiront au succès de l'œuvre annoncée et du procédé artistique employé.

ALFRED DELVAU.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

GYMNASÉ-DRAMATIQUE : *l'Esclave du mari*, vaudeville en un acte par madame Rhéal.

Il y avait une jolie comédie dans le sujet de la dernière pièce du Gymnase; *l'Esclave du mari* semblait promettre une étude de mœurs finement touchée par la main d'une femme, et on pensait à madame de Girardin en lisant ce joli titre sur l'affiche; on se représentait les tribulations et les mésaventures d'un amoureux deviné par un mari qui, tout en surveillant son bien, se donnait le malin plaisir de tourmenter et d'humilier son novice rival; le sujet prêtait à la gaieté et à des scènes de bonne comédie, malheureusement madame Rhéal ne l'a pas compris ainsi, elle en a fait une bouffonnerie dont le théâtre de M. Offenbach aurait presque pu s'arranger. Il y a bien là un amoureux, une jolie femme et un mari moitié bourgeois, moitié normand, qui profite de sa situation pour opprimer son jeune rival; mais le jeune homme, tout en étant amoureux, projette d'épouser la fille d'un millionnaire très-moral, qui n'accepterait pas un gendre dont la conduite n'aurait pas été de tout temps absolument régulière; que signifie ce séducteur, qui veut se marier à une autre que celle qu'il courtise? Il semble que M. Carbonel, le mari, n'a besoin pour se défendre, lorsqu'un moment il se croit en danger, que de révéler à sa femme les arrières-projets de son poursuivant; au lieu de cela il y a des imbroglios qui se succèdent en ricochet jusqu'à la fin de la pièce, et où chacun prétend tour à tour duper ses adversaires; au dénouement, il est prouvé que madame Carbonel se jouait à la fois de la jalousie de son mari et des sentiments de son bel amoureux; tout s'arrange, tout le monde est content, jusqu'à mademoiselle Rose, une gentille servante, qui reçoit un billet de mille francs au lieu d'un de cinq cents que lui avait promis l'amoureux.

Le public a bien accueilli cette bluette, un peu trop vulgaire de forme peut-être pour la scène élégante du Gymnase, grâce à une gaieté de bon aloi que l'auteur a su tirer de quelques-unes des situations, grâce aussi au talent très-réel avec lequel elle est interprétée par mademoiselle Virginie Duclay, M. Geoffroi, M. Landrol et mademoiselle Rosa Didier.

*** La nouvelle troupe italienne a donné sa première représentation avec un éclatant succès. La grande

réputation de Salvini a reçu cette consécration que tous les artistes célèbres viennent demander à la France, et que celle-ci est toujours si heureuse de pouvoir leur accorder en échange d'une déférence qui l'honore.

Le choix de *Zaire*, pièce française traduite en italien, est de la part de la direction une galanterie qui n'aura pas été perdue. Il serait téméraire, après une seule audition, de porter un jugement formel sur le mérite des divers artistes qui composent la nouvelle troupe. On les verra bientôt à l'œuvre dans *Saül* et dans *Othello*, deux tragédies dont la seconde ne paraît pas d'un choix heureux, Orosmane et Othello ne pouvant fournir à Salvini que des effets de scène à peu près identiques. En attendant qu'il ait montré si la variété est un des caractères de son talent, cet artiste a déjà justifié en partie sa réputation d'au delà des Alpes. Ajoutons qu'il est doué de ces avantages naturels qui ne sont pas toujours le partage des grands talents. Comme pour madame Ristori, la nature a tout fait pour lui. Son organe est aussi sonore que flexible, et sa personne justifie mieux l'amour de *Zaire* qu'elle n'explique la jalousie forcenée d'Orosmane. Piccinini, dans le rôle de Lusignan, a été vivement et très-justement applaudi. Les autres artistes qui ont partagé le triomphe de Salvini et le succès de Piccinini l'ont surtout mérité par l'ensemble et le zèle avec lesquels ils ont joué leur partie dans ce très-excellent concert.

*** Pendant que les administrations théâtrales de Paris profitent des loisirs que leur laisse l'été pour préparer leurs provisions d'hiver, voici qu'une nouveauté, entièrement française, jouée par des artistes français, un opéra-comique en deux actes de MM. Léon Battu et Ludovic Halévy, musique de M. Victor Massé, vient de se produire à Bade sur le théâtre de la maison de Conversation.

La pièce est intitulée le *Cousin de Marivaux*, et met en présence un certain marquis de Marivaux, un baron Désaubiers et sa fille Marguerite, destinée au cousin en question, l'inévitable Lisette, et enfin le jeune M. René de Servien, amoureux de Marguerite, et par conséquent rival du marquis.

Ce marquis est tellement infatué de la réputation de son cousin, et a la tête si pleine de l'intrigue du *Jeu de l'amour et du hasard*, qui vient d'être joué à Paris avec infiniment de succès, qu'il lui fait aisément croire que Lisette n'est autre que sa future déguisée, et que Marguerite a emprunté le tablier de Lisette. M. de Servien, réellement déguisé en valet, profite de ce qui-proquo, et met le marquis dans une situation compromettante à l'égard du baron Désaubiers, qui finit par renoncer au *cousinage* de Marivaux, et par accorder sa fille à l'homme qu'elle aime.

Parmi les morceaux les plus applaudis de la partition, on nous signale au premier acte un trio, une ariette, un grand duo d'amour et un finale; au second acte, qui est fort gai, un grand air, un duo comique,

dans lequel est racontée une aventure d'Arlequin, de Colombine et de Pierrot, des couplets et un dernier duo bouffe.

Cette pièce, qui prendra sans doute place cet hiver au répertoire d'un de nos théâtres lyriques, a été jouée à Bade par Mlles Lefebvre, Lemerrier, MM. Faure, Sainte-Foy, de l'Opéra-Comique, et M. Lesbros du théâtre de Strasbourg.

*** L'espace nous avait manqué jusqu'ici pour parler d'une solennité à laquelle les élèves de M. Chevé, dirigés par leur habile professeur, ont pris une large part. A l'occasion de l'inauguration de la statue de Bichat, à l'école de médecine, plusieurs morceaux ont été exécutés par eux, avec un aplomb et un ensemble qui ne surprennent plus de leur part, mais qui n'en ont pas moins droit à nos éloges.

Les résultats de la méthode dite par chiffres sont déjà considérables. Des écoles fondées dans le but d'en propager les principes se répandent sur tous les points de la France. Pour nous, convaincu que nous sommes de l'excellence de cette méthode et des services qu'elle est appelée à rendre, nous ne pouvons qu'applaudir à des succès qui intéressent non-seulement l'art, mais l'avenir des classes ouvrières.

Les morceaux exécutés dans cette circonstance ont été écrits ou plutôt improvisés par M. Elwart, professeur d'harmonie au Conservatoire de musique.

Il y a longtemps que la réputation de M. Elwart est formée comme théoricien d'un mérite hors ligne. L'invention seule lui était parfois contestée, dans certaines proportions. Ses dernières compositions ne laissent plus de doute à cet égard, et lui assignent une place distinguée parmi nos meilleurs compositeurs.

MAXIME TERMONT.

CHOIX DU MUSÉE PHILIPON, album composé de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et rédacteurs de l'ancien journal *la Caricature*. Prix particulier, pour les abonnés des *Modes parisiennes* et pour ceux du *Journal pour rire*, 4 fr., rendu franc de port sur tout point de la France.

On n'a pas oublié cette charmante statue de *Jeanne d'Arc* exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe; eh bien, une délicieuse petite réduction de ce chef-d'œuvre, en métal galvanisé bronze, de 25 centimètres de hauteur, tout à fait pareille aux statuettes de ce volume qui se vendent 50 et 60 francs, est donnée aux abonnés des *Modes parisiennes*, tout emballée et rendue *franco* sur tous les points de la France, moyennant 20 francs. Adresser sa demande, accompagnée d'un bon de 20 francs, au directeur des *Modes parisiennes*, rue Bergère, 20.

Paris. — Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8.